

KADARÉ : LE ROMANCIER CONTRE L'HISTOIRE

« La littérature est plus forte que les dictatures »

Ismail Kadaré, l'un des grands écrivains vivants, est l'auteur d'une œuvre aussi ample qu'abondante, et de quelques chefs-d'œuvre tels que *Le Palais des rêves*, *Le Firman aveugle* ou *La Pyramide* (tous parus chez Fayard). Né en Albanie, nourri par les légendes du Pays des Aigles autant que par les mythes de l'Antiquité, il a demandé et obtenu l'asile politique en France en octobre 1990. Il réside depuis à Paris tout en effectuant de fréquents voyages en Albanie.

LE FIGARO LITTÉRAIRE. – On vous décrit souvent comme un écrivain politique à cause de la forme allégorique qu'emprunte votre œuvre. Cela vous convient-il ?

ISMAIL KADARÉ. – Pas du tout. C'est un malentendu. Me présenter comme un écrivain politique reviendrait à qualifier Tolstoï ou Homère d'écrivains militaires parce qu'ils ont décrit des batailles dans leurs œuvres. Je suis contre ce type de classification. Dans le même ordre d'idées, je ne crois pas à l'existence de romans prétendument historiques : la littérature, c'est la littérature. Et les écrivains sont les écrivains.

– Votre description du totalitarisme est sans doute la plus impitoyable qui soit. Plus encore que celles d'Orwell ou Huxley. On se demande alors pourquoi vous êtes resté si longtemps en Albanie.

– Autant le régime totalitaire est cruel, autant il est difficile pour un écrivain de le quitter. Pour plusieurs raisons. Il y a d'abord, bien sûr, les représailles. Elles peuvent aussi bien toucher votre famille, vos proches, que toute la classe des écrivains et des intellectuels. Il y a aussi le risque d'engendrer un malentendu. Fuir son pays alors que vos compatriotes

restent enfermés, cela revient à les abandonner.

Je voudrais soulever un autre point. L'exil doit intervenir au bon moment. Les dictateurs révent en effet de voir leurs écrivains s'éclipser : cela leur permet de les déconsidérer à jamais dans leur pays. Prenez, par exemple, le cas du Russe Anatoli Kuznetsov qui, à la différence de Pasternak, a fui vers l'Occident au début des années soixante : son œuvre a été totalement éradiquée en URSS. En ce qui me concerne, j'ai quitté l'Albanie lorsqu'elle hésitait entre la dictature et la démocratie. Je savais que mon acte prendrait alors une portée symbolique. Et,

surtout, j'étais certain que mon exil serait provisoire. En d'autres termes, la décision de s'exiler dépend du pays et de l'époque, de l'espace et du temps.

– Ismail Kadaré, dissident de l'intérieur ?

– Je crois que, pour un écrivain, il n'y a pas de dissidence sans œuvre. Depuis la chute du communisme, on a vu tant d'auteurs des pays de l'Est se proclamer dissidents : lorsqu'on lit leurs livres, on y découvre une littérature officielle aux ordres du réalisme socialiste. La preuve de la dissidence, c'est d'abord dans la création d'un écrivain qu'il faut aller la chercher.

Ma position a toujours été claire : en Albanie, j'étais à la fois l'écrivain le plus connu et celui dont l'œuvre était la plus mutilée par le régime. Heureusement, ceux de mes livres qui ont été interdits le furent après publication. C'est ainsi que *Le Palais des rêves* avait beau être à l'index en Albanie, tout le monde l'avait chez soi. J'avais près d'un millier de pages subversives qui connaissaient le même sort. Vous imaginez leur efficacité sur les lecteurs quand ils lisaient un livre officiellement qualifié d'« hostile au régime ».

En ce qui concerne le malentendu dont j'ai parfois été l'objet, je tiens à rappeler que tous mes livres ont été traduits. Je n'ai pas d'autre œuvre que celle que vous connaissez en Occident. Mon œuvre est morose alors que l'idéal socialiste imposait l'optimisme ; elle est tragique et grave quand il fallait être enthousiaste ; elle est sans haine alors que les communistes professaient la lutte des classes. Mon œuvre est un édifice spirituel libre. Elle était, en Albanie, une véritable contre-culture. Telle était, je crois, ma mission d'écrivain.

– L'autre versant de l'univers kadaréen, ce sont les légendes des Balkans et les mythes antiques réactualisés. Quels sont les mythes éternels selon vous ?

– Le premier mythe de l'humanité, c'est la légende de Gilgamesh et le rêve impossible de dépasser la mort. A l'époque, les hommes essayaient déjà d'atteindre l'immortalité par le biais de philtres ou de potions. Aujourd'hui on lutte contre la mort par l'art, la littérature, la spiritualité. Mais le monde actuel traverse une grave crise. La médiocrité matérialiste, le profit sont sur le point de l'emporter sur l'esprit. Je veux croire que l'humanité corrigera cette évolution. Elle a déjà produit d'immenses trésors de spiritualité, largement suffisants pour rassasier des milliards

d'hommes. A l'inverse du blé ou du pétrole qui ne sont disponibles qu'en quantité limitée. Le drame, c'est que les voies d'accès à ces nourritures spirituelles sont étroites. Soutenue par le nombre, la médiocrité et la vulgarité de la culture des cinquante dernières années emportent tout. La véritable culture, la littérature se retrouvent donc aujourd'hui sur la défensive.

– Quelles ont été vos influences littéraires ?

– Elles ont évolué avec l'âge. C'est une chance pour un écrivain d'être influençable ; parallèlement, plus le temps passe, moins un écrivain subit d'influences. En ce qui me concerne, je suis heureux d'avoir été nourri par le meilleur de la littérature mondiale. Dès mes débuts, j'ai été très attiré par une veine tragique, celle des Grecs, de Dante, de Shakespeare, et par une veine grotesque : Cervantes, Gogol, Kafka.

J'aimais les écrivains d'une double manière : à la fois directe – c'est le simple plaisir de la lecture – et indirecte. Je veux dire par là qu'on ne peut pas relire Dante indéfiniment, mais sa vision du monde à trois étages est un point de repère qui accompagne un écrivain toute sa vie durant et qu'il ne doit pas perdre de vue. Autre exemple : Balzac, ce titan qui a adapté la grande machine de la littérature antique aux conditions de son temps. On peut ne lire qu'une fois l'œuvre de Balzac, mais son tour de force – la transposition de personnages antiques dans son époque, cette espèce de transmigration des âmes à laquelle on assiste dans ses romans – ne doit pas être oublié.

J'ai également beaucoup aimé la composition délirante des *Frères Karamazov* de Dostoïevski, le mystère de *La Dame de pique* de Pouchkine, le tragique de *Hadji Murat*, la dernière œuvre de Tolstoï, hélas peu appréciée. J'ai été fasciné par l'aspiration de Goethe vers le ciel, par la santé correctrice de la littérature américaine et, surtout, par la littérature balkanique qui possède un magnifique souffle épique.

– Et parmi les écrivains contemporains ?

– C'est difficile de répondre. Disons Borges.

– Maintenant que vous vivez la plupart du temps à Paris et que l'Albanie est sur la voie de la démocratie, avez-vous le sentiment que votre imaginaire littéraire se modifie ?

– Non, pas du tout. J'ai écrit à Paris *La Grande Muraille*, qui est de la même veine que mes autres livres. Cette découverte m'a libéré définitivement de l'hypothèse selon laquelle j'écrirais mieux dans un pays libre. La liberté n'a pas de lien direct avec la littérature. Je dirais même que, si l'esclavage ne peut détruire la vraie littérature, la liberté ne l'aide pas non plus : la littérature est au-dessus de ces contingences.

Tout bien pesé, je crois que la première dictature que l'écrivain doit affronter, c'est celle du langage – qui est intangible, tel un royaume qui ne supporterait pas les changements. Il faut donc une force surhumaine pour trouver et créer son style. Ensuite, l'écrivain doit livrer une lutte à mort avec l'expression : pouvoir exprimer ce qu'il ressent. Finalement, pour un homme de lettres, la dictature politique, qui est la dernière à laquelle il se heurte, n'est pas plus terrible que les tyrannies du langage et de l'expression.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN RENÉ VAN DER PLAETSEN



Ismail Kadaré. (Photo J.-J. Ceccarini/Le Figaro.)